Latin tardif. Latin médiéval.

P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne. Etude sur la polémique antichrétienne du I^er^ au VI^e^ siècle* (collection Patrimoines) : Paris, Editions du Cerf, 2005 (1^ère^ éd. 1934), 519 pages.

On ne présente pas *La réaction païenne* de Pierre de LABRIOLLE. Ses nombreuses rééditions attestent son succès (dix entre 1934 et 1940), ainsi que les multiples comptes rendus parus dans des revues françaises et étrangères. Les Éditions du Cerf ont eu l'excellente idée de rééditer, avec la typographie originale, ce best-seller de la recherche française de l'entre deux guerres. Le texte est précédé d'une chaleureuse préface de J.-C. FREDOUILLE, qui souligne le caractère novateur du livre en son temps, la précision de l'étude des sources et l'absence de préjugés antipaïens de la part de celui qui était surtout un patristicien : cela n'était pas si fréquent en une époque encore dominée par des partis pris cléricaux ou anticléricaux. Rappelons que le livre de P. de LABRIOLLE part des premiers temps du christianisme, où il considère également des textes apocryphes, et s'achève au début du V^e^ siècle, avec de rapides aperçus sur l'évolution de la polémique dans les cercles intellectuels païens, jusqu'au VI^e^ siècle. En ce sens, il a été complété en 1990 par le bel ouvrage de Pierre CHUVIN, *Chronique des derniers païens*. La recherche inaugurée par P. DE LABRIOLLE est encore féconde, puisque un chercheur, X. LEVIEILS, a soutenu en Sorbonne en 2003 une thèse intitulée *Le regard des nations. La critique sociale et religieuse du christianisme, des origines au concile de Nicée (45-325)*. On pourra lire, dans l'immédiat, son article : « Crises dans l'empire romain et lutte contre la superstition chrétienne (I^er^-IV^e^ siècles) », dans *RSLR*, 2005, p. 1-38. Cette postérité montre assez combien la réédition de *La réaction païenne* est un événement heureux.

J.-D. BERGER.

Chartae caritatis. *Études de patristique et d'antiquité tardive en hommage à Y.-M. DUVAL* éditées par B. GAIN, P. JAY et G. NAUROY (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité, 173) : Paris, Institut d'Etudes Augustiniennes, 2004, 529 pages.

Il y a quelques mois était remis à Y.-M. DUVAL ce volume de Mélanges, qui réunit un grand nombre de ses élèves et de ses collègues, français ou étrangers. Cet ouvrage ne concerne pas seulement Jérôme, auteur de prédilection de son destinataire, mais tous les domaines de la patristique, du III^e^ siècle jusqu'aux lisières du haut Moyen Age. Les sections qui ponctuent ces Mélanges permettent aux lecteur de les parcourir aisément.

— *Genres et perspectives historiques : problèmes de réception :* A. R. BASTIAENSEN livre d'abord une analyse générale sur « la philosophie comme règle de conduite chez païens et chrétiens » ; M. STAROWIEYSKI fait de même quant à l'autobiographie dans l'Antiquité chrétienne. G. CUSCITO étudie les rapports anciens entre Aquilée et Alexandrie, et l'influence des liturgies orientales aux IV^e^ et V^e^ s., notamment sur le *credo* d'Aquilée commenté par Rufin. Il identifie ensuite les courants judaïsants et alexandrins, et évoque les éléments les plus marquants du

christianisme à Aquilée. V. Zarini se penche sur l'héritage de l'apologétique chez Lactance, à travers sa condamnation du polythéisme romain et de la violence des Romains. Pour un chrétien, le dialogue avec les païens n'est possible que par l'intermédiaire de la culture classique, d'où l'utilisation massive de textes profanes pour servir la démonstration de l'apologète. Mais le salut de Rome ne peut se faire que dans l'Église (idée alors très neuve). Cependant, l'universalité du christianisme n'est pas indissolublement liée à la structure impériale. H. Savon évoque l'influence de l'exégèse de Philon sur la 1ère lettre d'Ambroise à Just (de Lyon ?), et revient sur les parentés entre Philon et Ambroise. F. Thélamon analyse l'influence du corps dans l'*hist. eccl.* de Rufin, et l'évocation des mutilations des martyrs comme « témoins » de leur héroïsme. En Égypte, la destruction du paganisme est symbolisée par le démembrement des statues. M. Zelzer étudie la réception et surtout la transmission des oraisons funèbres des empereurs prononcées par Ambroise à Milan et dans sa région, en particulier au Moyen Âge, où ces discours ont pu jouer un rôle politique. L. Pietri montre comment Venance Fortunat transmet les leçons des Pères des IVe et Ve siècles au public restreint de la Gaule mérovingienne. — *Questions d'exégèse :* A. Bastit-Kalinowska étudie l'exégèse de Mt 17,24-27 (l'impôt et le poisson), en particulier chez Origène. Il s'agit d'une allusion à la libération de l'homme par Jésus ; les « rois de la terre » représentent les puissances démoniaques. G. Nauroy analyse avec finesse Mt 19,12 (sur l'eunuque) chez Ambroise. On notera en particulier l'application de ce verset à l'actualité : certains eunuques de la cour de Milan ou de Constantinople se signalaient par leur arianisme. « Eunuque » se confond donc avec « hérétique ». D. Ramos-Lisson se penche sur l'exégèse, dans le *De uiduis* d'Ambroise, de l'histoire de la veuve de Sarepta. P. Jay évoque la lecture du Ps 136 *(Super flumina Babylonis)* chez Jérôme, et nous livre une belle traduction de son homélie sur ce même psaume. M. Dulaey s'attache aux *Formulae* d'Eucher : de nombreuses images bibliques semblent se rapporter simultanément aux deux Testaments. M. Dulaey analyse tout ce que cette interprétation d'Eucher doit à Jérôme, à Augustin, ainsi qu'aux traductions d'Origène par Jérôme et Rufin. P. Monat étudie, dans le *Commentaire sur la Genèse* d'Angélome de Luxeuil, l'histoire du patriarche Joseph, et les enseignements spirituels qu'en tire l'auteur.

— *Problèmes d'édition, de traduction et d'attribution :* B. Pouderon, sur des critères principalement stylistiques, et après une analyse minutieuse de ceux-ci,tend à attribuer la *Cohortatio ad Graecos* à Marcel d'Ancyre. D. Bocage-Lefebvre procure une édition avec traduction des *Natalicia* 4 et 5 de Paulin de Nole. Sa traduction, élégante, mis à part quelques vers un peu rudes (Nat. 4 ,v. 7 et v. 11), rend sensible l'influence de la *Vita Martini* sur ces poèmes. Pour L. Nadjo, le sens de *desiderantissimus* dans la correspondance d'Augustin est manifestement passif. Il remonte à l'origine des suffixes en *-nt*, affectés au passif aussi bien qu'à l'actif (cf. - *bilis*). Ce mot est utilisé pour des destinataires dont l'éloignement est vivement regretté. F. Dolbeau établit une édition d'un sermon *De catecismo*, texte africain composé, semble-t-il, dans le milieu de Quodvultdeus, et influencé par l'homilétique augustinienne. R. Gryson édite des scolies de Théodulfe d'Orléans sur l'Apocalypse (ms. BNF Lat. 15679). B. Gain apporte des précisions sur l'édition bénédictine de Basile de Césarée (1721-1731), sur sa préparation et sur la faveur de Basile chez les Mauristes. — *Autour de Jérôme :* A. Canellis souligne les divergences de méthode exégétique entre Jérôme et Julien d'Eclane. Elle marque l'originalité (méconnue) de Julien : ainsi en va-t-il, par exemple, de sa sensibilité aux réalités agricoles. Dans les notes de cet article intéressant, on aimerait lire plus de citations, et moins de références juxtaposées (voir notes 68, 69, 70...). J.-L. Gourdain s'interroge sur la citation fréquente de Ps 38,13 chez Jérôme, qui en fait une application à

lui-même. B. Jeanjean étudie l'usage, chez Jérôme, de l'expression « quand il ne reste plus même le droit de gémir ». Cette expression et ses variantes sont souvent utilisées par Jérôme ; elles proviennent des *Philippiques* de Cicéron. La forme négative (avec *ne quidem*) vient des *Suasoires* de Sénèque le Père. P. Laurence note l'usage conservateur (et bien dans la tradition romaine) que fait le Stridonien des adjectifs *uirilis* et *effeminatus*, sauf dans le cas des vierges martyres, qui peuvent être plus courageuses que les hommes. — *Théologie, morale et esthétique :* selon J. Alexandre, la conception augustinienne du péché originel s'inspire de la « corruption originelle » *(originis uitium)* de Tertullien. Mais Augustin va beaucoup plus loin que Tertullien : le péché originel se transmet dans la chair de génération en génération, dès la naissance. M. J.-L. Perrin montre comment Cyprien condamne les artifices de l'élégance mondaine, car ils ne sont pas l'œuvre de Dieu, et ils viennent modifier la création. P. Mattei étudie la christologie de Novatien dans son traité de la *Trinité*. M. Milhau nous livre une étude utile sur la composition et le contenu du livre 4 de la *Trinité* d'Hilaire. M. Cozic analyse le chap. 8 du *Liber ad Gregoriam* attribué à Arnobe le Jeune. Cependant, à propos de la morale conjugale, il manque un aperçu du contexte historique et social de cet ouvrage.

Comme l'indique le mot de « mélanges », ce volume présente des sujets très divers, sur des auteurs de différentes époques. Néanmoins, on perçoit fort bien, à travers toutes ces études, l'unité profonde de l'époque : l'intérêt pour l'étude littérale de l'Écriture, la permanence des questions doctrinales et morales, le dialogue avec le culture classique.

J.-D. Berger.

Autour de Lactance. Hommages à Pierre Monat, éd. par Jean-Yves Guillaumin et Stéphane Ratti : Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2003, 344 pages.

Les différentes contributions du recueil *Autour de Lactance, en hommage à Pierre* Monat, sont classées en trois rubriques : les « Questions lactanciennes » (p. 17-76), puis la rubrique « littératures chrétiennes » (p. 79-203), avant les « Varia » (p. 207-341) qui traitent des sujets les plus divers se rapportant à la latinité, ou à l'Antiquité plus largement. Cette présentation en trois parties ne doit pas toutefois cacher la présence bien visible de deux perspectives thématiques fondamentales autour desquelles se réorganisent les différentes contributions, en harmonie à la fois avec le titre et avec l'intention qui préside à ce mélange d'hommages ; la première perspective consiste à éclairer la portée souvent méconnue de l'œuvre de Lactance, dans le cadre plus vaste du dialogue de la littérature chrétienne latine avec la littérature classique : la plupart des communications sont ainsi animées d'un même désir de réfléchir sur la tradition et la transmission du latin au sens large, et, en particulier, sur le point de passage d'une culture (païenne) à une autre (chrétienne) ; or Lactance est un auteur d'importance primordiale pour qui s'intéresse à la transition entre les deux cultures. Et c'est cette question qui a aussi guidé l'ensemble des travaux de P. Monat : dans cette deuxième perspective, celle des « hommages », l'hétérogénéité même de l'ouvrage peut se réinterpréter comme un éloge, en reflet, de l'inlassable curiosité de P. Monat, et de la très grande variété de ses travaux de chercheur et de professeur (rappelés dans les p. 9-14).

En ouverture du recueil, on lira des études de grande qualité sur l'œuvre de Lactance, abordée selon des points de vue variés et fondamentaux pour la compréhension des *Institutions Divines* : l'article d'A. Goulon (*Une présentation person-*

*nelle de l'épicurisme par Lactance (*Inst. *3, 17) : objectivité, habileté ou rouerie ?*, p. 17-25) porte sur la représentation — déformée — par Lactance de la philosophie épicurienne, et souligne la nécessité de partir des stratégies argumentatives de Lactance pour mesurer son originalité, voire sa verve manipulatrice. J.-Y. Guillaumin (*Arts libéraux et philosophie chez Lactance (*Institutions divines *3, 25)*, p. 27-42) met en valeur certains aspects novateurs de l'œuvre : son étude du livre III des *ID* montre que l'on a dans ce texte la première allusion — avant saint Augustin ! — au système des arts en vigueur dans le néoplatonisme. Dans *Lactance et la Justice : du livre V au livre VI des* Institutions Divines, p. 43-52, C. Ingremeau aborde la question fondamentale de la structure de l'ouvrage, en montrant que l'exposé des moyens de réaliser la *vraie* justice, développé au livre VI, représente une véritable réponse, symétrique, au livre précédent. Une recherche sur les sources de Lactance offre un complément utile : d'après C. Schneider (*Lactance, Jérôme et les recueils de déclamations pseudo-quintiliens*, p. 63-76) Lactance aurait eu connaissance des *Petites Déclamations* attribuées à Quintilien, et non des *Grandes Déclamations*, dont l'auteur de l'article invite à repousser la rédaction à l'époque de saint Jérôme ; très intéressante, elle aussi, la recherche sur la postérité de Lactance par F. Jacob (*Voltaire et Lactance*, p. 53-61), qui montre l'utilisation habile par Voltaire, dans sa déconstruction du christianisme, des « invraisemblances » contenues dans les exposés historiques de Lactance.

Avec les deux autres parties, on demeure « autour de Lactance », puisque nombre des contributions traitent ou de son époque, ou de questions touchant à la tradition chrétienne. L'une d'entre elles particulièrement — *L'expression de la notion de beauté dans les Traités de Cyprien*, p. 173-179, par M.J.L. Perrin — aborde sous l'angle de la « conversion des valeurs », telle qu'elle s'exprime dans le langage de Cyprien, toute la question du dialogue entre culture chrétienne et culture païenne. La contribution de P. Dain (spécialiste des 3 manuscrits ici très clairement présentés) sur *Les Mythographes du Vatican*, p. 225-233, et celle sur *Clément d'Alexandrie et les sages indiens ?*(p. 139-147) par C. Muckensturm-Poulle, touchent aussi à la réception et à la réutilisation de la tradition païenne dans un contexte chrétien. Toujours dans le domaine de la littérature chrétienne, nous trouvons des études philologiques : celle de P. Nobel sur les *Gloses exégétiques dans le manuscrit de la Bible d'Acre : problèmes d'authenticité et de disposition* (p. 149-171) ; celle aussi de B. de Vregille, *La plus ancienne version de la passion des saints Ferréol et Ferjeux* (p. 181-196), qui édite et traduit ici ce texte du x^e^/xi^e^ siècle. Tandis que dans *La réception de* l'Altercatio Luciferiani et Orthodoxi *de saint Jérôme au Moyen Âge et au XVI^e^ siècle*, p. 99-108, A. Canellis se penche sur la postérité d'un traité polémique s'en prenant aux séquelles de l'arianisme, qui servira à des auteurs de la Renaissance pour dénoncer de tout autres hérésies, l'étude de J.-N. Guinot, *Une 'pomme de discorde' à l'origine de la crise nestorienne*, nous ramène à la question du « passage » entre culture païenne et culture chrétienne en étudiant un fervent débat théologique du v^e^ siècle, portant sur la possibilité ou non d'introduire, dans un commentaire de l'Écriture, des motifs mythologiques païens. L'histoire du monde chrétien est aussi envisagée par le biais de l'archéologie, avec deux contributions : celle de P. Bruggisser sur *Ambroise lapicide : l'évêque de Milan a-t-il composé le second poème de l'épitaphe de Probus et Proba ?* (p. 79-97), qui démontre que les motifs du poème gravé sur le sarcophage des *Anicii* sont des *topoi* chrétiens extrêmement répandus qui ne sauraient être attribués en propre à l'évêque ; et celle de P. Mattei : *Un tombeau pour Novatien ? Retour sur une* quaestio vexata *:* elenchus *bibliographique, état des lieux, essai de mise au point* (p. 123-137), qui conclut à une « probabilité assez haute » dans l'attribution du sépulcre du Viale Regina Margherita à l'évêque schis-

matique, preuve supplémentaire que celui-ci aurait fini martyr. Plus loin de la littérature chrétienne, mais à proximité de Lactance dans le temps, trois articles portent sur le IV^e^ siècle : F. Heim, *Du bonheur de vivre sur les bords du Rhin au IV^e^* (p. 275-285), voit dans la Rhénanie arcadienne décrite par les poètes panégyristes une œuvre de propagande officielle ; A. Molinier-Arbo, *Notes sur la pourpre dans l'Histoire Auguste* (p. 301-314), montre que l'auteur de l'*Histoire Auguste* dénonce la symbolique barbare de la pourpre et sa monopolisation au profit du costume et du culte impériaux ; S. Ratti, *Le* Breviarum ab Vrbe condita *d'Eutrope : deux mises au point* (p. 323-330), remet en cause trois positions récentes autour des sources d'Eutrope et de la dernière phrase de son Bréviaire. E. Wolff, avec *Fulgence et l'*Expositio sermonum antiquorum (p. 197-203), nous entraîne vers le V^e^ siècle, en réhabilitant un auteur qu'on a souvent accusé d'avoir falsifié ses sources pour composer son glossaire des *sermones abstrusi*. Selon une agréable alternance, on lit des études fort savantes comme celle de F. Bader sur un point d'étymologie : *Du Soleil à Sirius : Reimwortbildungen* (p. 207-224), celle de Y. Lehmann, *Originalité et finalité des* Logistorici *de Varron* (p. 297-300), qui expose les points sur lesquels les dialogues varroniens divergent du type héraclidéen, ou celle de B. Poulle, *L'enjeu d'une restitution textuelle (Vitruve, VI, I, 7) : Rome au centre musical du monde* (p. 315-322), qui voit dans la musicologie un moyen au service de la politique, à côté d'études plus « légères », comme *L'Ode à Vénus imitée d'Horace, de Jacques-Louis Valon, marquis de Mimeure (1658-1719)* de F. Kerlouégan (p. 287-295), qui met en regard l'ode d'Horace et une imitation très tardive, ou encore l'inventaire raisonné de *La cave de Félix Gaffiot* par P. Gresser (p. 261-273).

Cette dernière contribution nous ramène à la seconde perspective du recueil : l'évocation de la figure du professeur de l'Université de Besançon (successeur de F. Gaffiot). On lira ainsi de belles études sur la région de Besançon, comme celle de J.-M. Debard (*Le latin et la Réforme à Montbéliard*, p. 235-247), qui balaie les idées reçues en montrant que le protestantisme, loin d'avoir sonné le glas de l'étude du latin, a promu l'enseignement de celui-ci grâce à la rigueur et l'efficacité des écoles luthériennes. Dans un tout autre registre, A. Vassileiou nous fait découvrir les richesses du musée de Besançon (*À propos de deux fragments d'inscriptions grecques du musée de Besançon* p. 331-341), en rectifiant et renouvelant l'interprétation donnée par L. Lerat en 1991 de deux inscriptions. Nous finirons par l'étude de N. Fick sur *L'image du professeur dans le roman latin* (p. 249-259) à travers notamment le *Satyricon* et les *Métamorphoses* d'Apulée : très belle contribution élogieuse, qui se réfère explicitement à P. Monat lorsqu'elle évoque l'évolution de la tâche du professeur qui, de maître d'une rhétorique assez artificielle, devient, à l'époque antonine, « un guide à la fois intellectuel et spirituel ».

Signalons quelques fautes matérielles : p. 23, l. 33 : au causes ; p. 35, l. 34 : dont la substance sera repris ; p. 39, l. 18 : δεσμὸ σεῖς ; p. 55, pénult. : tout une partie ; p. 240, l. 30 : des question ; p. 244, l. 29 : entre les théologiens calvinistes et luthérien ; p. 256, n. 2 : Fome ; p. 306, l. 6 : quel allure ; p. 335, l.7 : Untel ei\pe.

Sophie Van der Meeren.

A.-M. Turcan-Verkerk, *Un poète latin chrétien redécouvert : Latinius Pacatus Drepanius, panégyriste de Théodose* (Coll. Latomus, 276) : Bruxelles, Éditions Latomus, 2003, 194 pages, 3 planches.

A.-M. Turcan-Verkerk attribue à Pacatus Drepanius, correspondant de Symmaque (*Ep.* 8, 12 ; 9, 61 et 64), rhéteur cité par Sidoine Apollinaire (*Ep.* 8, 11), auteur d'un panégyrique de Théodose en 389 (*Panégyriques latins*, CUF, t. 3, 12), ami d'Ausone (*Opera*, éd. R. P. H. Green, Oxford, Clarendon, 1999, p. 5, 196, 205), proconsul d'Afrique en 390, le poème transmis par un seul manuscrit (Paris, BNF, lat. 7558, f. 121-122) sous le titre « Versus Drepani De cereo paschali », dans la continuité de son article « Un fantôme et un revenant : Drepanius Florus et Latinius Pacatus Drepanius » (*Chemins de la re-connaissance*. En hommage à Alain Michel, éd. J. Pigeaud-Ph. Heuzé, *Helmántica* 50, 1999, p. 711-742).

L'argumentation s'articule en deux mouvements qui correspondent aux deux parties : le premier va du manuscrit à l'auteur, le second du texte au contexte (littéraire, religieux et historique), pour finalement retracer dans la conclusion, intitulée d'ailleurs « Une vie », la biographie du poète redécouvert. L'ouvrage est complété par une abondante bibliographie, un *index codicum* et un *index nominum*. Les trois folios du manuscrit sont reproduits en trois planches.

L'étude de la transmission des textes contenus dans ce manuscrit (l'*Alethia* de Claudius Marius Victorius, des traités grammaticaux, des poèmes d'Ausone ou Paulin de Nole...), font pencher A.-M. Turcan-Verkerk pour une origine lyonnaise du manuscrit, contre P. F. Hovingh, l'éditeur de l'*Alethia* dans le *CCSL*, qui songeait à une origine tourangelle (« À propos de l'édition de l'*Alethia* de Claudius Marius Victorius, parue dans le *Corpus Christianorum* », *Sacris erudiri*, 11, 1960, p. 195, 206), P. Lejay (« Marius Victor. L'éditeur Morel et le ms. latin 7558 de Paris », *RPh* 14, 1890, p. 71-78), et B. Bischoff, consulté par L. Holtz et qui, d'après l'analyse paléographique, plaçait « soit dans le centre, soit dans le sud de la France, le scriptorium d'où est sorti ce manuscrit » (L. Holtz, Donat et la tradition de l'enseignement grammatical, Paris, 1981, p. 451). Guillaume Morel disait avoir consulté ce manuscrit à Saint-Julien de Tours avant 1560, mais A.-M. Turcan-Verkerk pense qu'il se trouvait plutôt à l'Île-Barbe (près de Lyon) (p. 15), ou bien qu'il peut avoir fait partie de cette bibliothèque avant de rejoindre Tours (p. 21), ou bien encore qu'il ne faisait qu'un avec le manuscrit que Jean de Gagny avait consulté à l'Île-Barbe pour son édition d'Ausone de 1536, ou qu'il en était la copie fidèle (p. 23).

Elle voit en Latinius Pacatus Drepanius l'auteur d'une édition d'Ausone (dont il aurait été un des plus chers disciples) destinée à Paulin de Pella et l'éditeur de la collection des douze panégyriques latins, et conclut, après examen de la tradition manuscrite d'Ausone et Paulin de Nole, question délicate et fort débattue, à des liens entre Drepanius et l'Espagne de la fin du IV^e^ s.

Elle date le poème entre 389 et 396-397, notamment grâce aux parallèles textuels obtenus par le CDRom *Poesis*, 389 étant la date du panégyrique de Théodose et le *terminus ad quem* étant donné par Claudien, qui aurait imité le *De cereo paschali*.

Ce poème de cinquante vers correspondrait bien à une vigile pascale, plutôt qu'à un simple lucernaire, mais évoquerait les rites d'ouverture de la vigile sans constituer la *laus cerei* elle-même. Il n'est pas question de l'offrande de la lumière, mais du déroulement d'une cérémonie au cours de laquelle on allume un cierge principal, puis tous les cierges qui ont été distribués au clergé et au peuple. Dieu y apparaît comme séparateur du jour et de la nuit. On lui rend grâces pour l'ensemble de la création. C'est le rit en usage dans l'Église wisigothique et mozarabe quipour-

rait expliquer les allusions du poème. Cependant il est à noter que c'est le seul rit dont nous ayons une description précise et abondante, et qu'elle est largement postérieure à notre texte.

L'orthodoxie de Drepanius semble douteuse sur le plan trinitaire, car le Christ est pour lui davantage un des visages du Dieu unique qu'une personne de la Trinité. Certaines formulations ambiguës du point de vue théologique pourraient témoigner d'une sensibilité proche du priscillianisme. Mais il est très difficile de définir la position théologique d'un poème dont les formulations sont très floues par rapport à un mouvement ascétique et charismatique dont la doctrine était « diffuse et antisystématique », selon le mot de J. Fontaine, et les rares textes difficiles à utiliser. Cependant ce point permet un rapprochement entre le *De cereo paschali* et le panégyrique de Théodose, qui contient une attaque véhémente à l'encontre des persécuteurs des priscillianistes (ch. 29).

A.-M. Turcan-Verkerk identifie Latinius Pacatus Drepanius, auteur du panégyrique de Théodose et du *De cereo paschali*, avec un Pacatus, auteur d'un traité contre Porphyre autour de 410-420, et un autre Pacatus, destinataire de la lettre d'Uranius sur la mort de Paulin de Nole, à la suite de A. von Harnack (p. 131 *sqq.*). Elle leur associe aussi un Pacatus qui souhaitait écrire en vers en 431 la vie de Paulin de Nole (*PL* 53, col. 859 et 866), et parvient ainsi à ce qu'elle appelle une « reconstitution plausible » (p. 137) : Pacatus Drepanius serait un converti (p. 140), dont la chronologie et l'évolution seraient liées à celles du mouvement priscillianiste, et qui aurait eu des relations étroites avec Paulin de Nole.

Dans un épilogue, A.-M. Turcan-Verkerk tente d'ailleurs d'attribuer à Drepanius d'autres poèmes, et notamment le *Carmen* 6 de Paulin de Nole, contre, entre autres, Y.-M. Duval (voir note 445, p. 162-163).

Nous avons lu avec grand plaisir ce livre riche et stimulant, écrit par un chercheur à l'intelligence vive, à l'érudition sans faille, dont l'ardeur à passer au crible de la critique les idées reçues est audacieuse. Mais nous restons dubitative devant ses hypothèses, si séduisantes soient-elles.

D'ailleurs les « on peut », les « sans doute », les « peut-être » et les verbes au conditionnel, qui abondent presque à chaque page, laissent parfaitement voir qu'il y a peu de certitude, et les arguments contraires sont généralement très clairement donnés. Néanmoins une hypothèse devient le point de départ d'une nouvelle démonstration qui se termine par une conclusion nécessairement hypothétique, mais qui est elle aussi utilisée ensuite pour étayer la réflexion. Aussi le talent de l'auteur et sa volonté de donner forme au portrait de Latinius Pacatus Drepanius ne doivent-ils pas faire oublier au lecteur, surtout non-spécialiste, que l'édifice reste fragile. La publication de ce livre suscitera sans aucun doute un débat utile et fécond, et nous attendons avec intérêt les travaux complémentaires qu'A.-M. Turcan-Verkerk annonce déjà.

Sylvie Labarre.

Franca Ela Consolino (sous la direction de), *Forme letterarie nella produzione latina di IV-V secolo* : Rome, Herder, 2003, 255 pages.

Cet ouvrage collectif, qui tire son origine d'une journée d'études entre antiquisants et comparatistes, s'inscrit dans le cadre bien établi des études sur les genres littéraires de la latinité tardive, en reprenant et prolongeant les questions y afférant. Les diverses contributions montrent comment subsistent certains genres hérités de la tradition, comment ils sont modifiés ou amplifiés, à cette époque, comment aussi

de nouvelles formes naissent pour répondre aux exigences de pensée et d'action du christianisme ancien.

La plupart des analyses réunies offrent aux lecteurs des synthèses très bien informées et riches des apports les plus récents sur les auteurs ou les genres de la période. Ainsi, pour traiter à nouveau l'épineuse question de l'identité générique des textes d'Ausone, Franca Ela Consolino (« Metri, temi e forme letterarie in Ausonio », p. 147-194) choisit une démarche empirique, dans une étude savante couronnée d'une bibliographie très utile ; cherchant à savoir si les mètres employés par le poète donnent encore des indications précises sur le genre des poèmes, elle examine avec rigueur tout le corpus et joint à son étude divers appendices sur la métrique ausonienne ; sa conclusion confirme ce que l'on sait déjà de la pratique de l'auteur bordelais : d'une part son recours généralisé à l'hexamètre et au distique élégiaque, de l'autre son goût pour la virtuosité et l'expérimentation, qui le conduit à réaliser des combinaisons rares, si bien que le mètre n'informe plus guère désormais le lecteur sur le genre dont le poème relève.

C'est aussi le problème de l'identité générique d'un autre texte tardif que soulève Luigi Tartaglia (« La forma letteraria della *Vita Constantini* di Eusebio di Cesarea », p. 7-17). Confirmant les analyses d'Averil Cameron, L. Tartaglia penche en faveur d'une lecture unitaire de cette biographie composite et dégage un projet « auctorial » cohérent, qui serait d'illustrer par l'exemple de Constantin ce que doit être une politique religieuse pro-chrétienne.

Un autre aspect de la problématique générique, celui du rapport entre un texte singulier et le genre dont il relève, apparaît dans l'étude de Maria Cesa (« Le *Historiae aduersus paganos* di Orosio nel contesto della storiografia tardoantica », p. 19-31) ; elle met en perspective l'œuvre d'Orose et le genre historique contemporain, dont elle retrace les grandes lignes en les reliant au conflit entre païens et chrétiens : si les historiens païens mènent un combat d'arrière-garde et semblent incapables d'inventer de nouveaux moyens de propagande, les chrétiens réalisent des projets historiographiques d'une plus grande originalité, à l'instar de *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée traduite en latin par Rufin d'Aquilée. Quant à Orose, il s'inspire des préceptes augustiniens et du modèle de la *Cité de Dieu*, mais son entreprise est originale en ceci qu'il se centre exclusivement sur l'histoire de la cité terrestre et l'oriente suivant le point de vue chrétien.

Plus risquée sans doute et un peu moins convaincante est la démarche consistant à tenter de cerner l'évolution d'un genre entier à l'époque tardive. Elena Giannarelli élargit le champ d'étude à l'ensemble de la littérature épistolaire (« Un genere senza confini : l'epistolografia negli autori cristiani di IV e V secolo », p. 33-52), chez des auteurs chrétiens qui, loin de négliger les modèles de l'Antiquité classique, s'inspirent de la correspondance de Cicéron, de Pline et de Sénèque, tout en puisant aussi aux sources de la Bible et de la première épistolographie chrétienne. E. G. passe un peu rapidement sur Cyprien, Paulin de Nole, Ambroise et Augustin, et s'arrête plus longuement sur Jérôme, afin de mettre en relief, dans de fines analyses sur la Lettre 108 (*Epitaphium sanctae Paulae*), tirées toutefois d'un article antérieur, le mélange des genres pratiqué par l'auteur (référence inversée à l'indigne Eppia de la *Sat.* VI de Juvénal, tradition des *elogia Scipionum*). Plus généralement, elle énumère les « sous-genres » qu'il est possible de dégager dans la correspondance de Jérôme : biographies, fictions littéraires, lettres exégétiques ou édictant des préceptes de vie... Après avoir dit un mot de la correspondance apocryphe entre Sénèque et saint Paul, et attiré l'attention sur l'*Itinerarium* d'Égérie, qui sous certains aspects se présente bien comme une lettre, E. G. conclut sa revue en parlant de la correspondance apocryphe entre le Christ et le roi Abgar, pour montrer qu'au témoignage d'Egérie, la lettre-relique a une fonction salvatrice.

Ce point mérite l'attention dans la mesure où il apporte des informations sur le niveau culturel de la pèlerine elle-même, sensible aux variantes entre le texte qu'elle connaît déjà et celui qu'elle découvre à Edesse et dont elle prend soin de rapporter une copie.

Contrastant avec ce panorama général, l'article suivant de Rita Lizzi Testa resserre le point de vue sur un point très précis et nouveau de la production épistolaire tardive (« Un'epistola speciale : il *commonitorium* », p. 53-89). L'originalité de cette étude provient du fait qu'elle prend pour objet la constitution en genre, entre le IV^e^ et le VI^e^ s., du *commonitorium*, petit mémoire sans apprêt stylistique joint à une lettre pour donner des nouvelles strictement privées ou de simples instructions techniques, comme on le voit encore chez Symmaque. L'analyse savante et exhaustive de R. L. T. montre que, dans la dernière décennie du IV^e^ s. et les premières années du V^e^ s., à l'usage bureaucratique traditionnel du *commonitorium*, vient s'ajouter un usage religieux, les auteurs chrétiens y consignant des prescriptions sur la vie morale, l'organisation du culte, ou des explications sur les courants hérétiques. Peu à peu, le *commonitorium* devient un genre à part entière, à mi-chemin entre la lettre et le traité, assez souple pour pouvoir accueillir divers types de discours (exemple intéressant, p. 76-77, du *Commonitorium Palladii*, titre de la traduction latine chrétienne de la *Diègèsis Palladiou*, texte composite où se mêlent développements hérésiologiques, descriptions d'aventures et récits de voyages). De plus, une très bonne analyse de neuf lettres d'Augustin, p. 78-84 (découvertes par J. Divjak en 1980) intitulées *commonitoria*, éclairant les rapports d'influence possibles entre Augustin et Symmaque (p. 87-88), permet de penser que ce type de texte devient autonome et n'accompagne plus nécessairement une lettre. Cette étude très convaincante apporte une lumière nouvelle sur les genres en gestation durant cette période : le dialogue culturel entre païens et chrétiens conduit ces derniers à emprunter certaines formes mineures, au contenu technique et dépourvu de souci formel, et à leur donner une nouvelle impulsion et de nouvelles fonctions, la fusion entre langage officiel et écriture littéraire étant favorisée par le double rôle des évêques, à la fois pasteurs de l'église et juges du tribunal ecclésiastique.

Cependant, certaines études paraissent un peu trop éloignées du sujet : Lucio Ceccarelli (« Osservazioni sul rapporto tra metro e sintassi in Claudiano », p. 195-229), dans un exposé aride ponctué de multiples tableaux d'occurrences, s'intéresse au rapport entre *cola* métriques et syntaxiques chez Claudien et conclut que le genre n'influe en rien sur les choix du poète en la matière. De même, l'article de Carla Lo Cicero (p. 91-126) sur « les chrétiens et la traduction littéraire » paraît assez marginal : à partir d'un examen de passages des *Homélies* de Basile de Césarée traduites par Rufin d'Aquilée, l'auteur montre qu'il n'y a pas fracture entre ce type de traduction et les traductions latines classiques, la traduction n'étant pas seulement une opération « interlinguistique » mais un acte de création au sein de la langue littéraire latine.

On peut regretter également qu'il n'y ait presque jamais de mise au point théorique sur ce que les auteurs du recueil entendent par le terme de genre, souvent assimilé à la notion plus vague de forme littéraire. Les auteurs s'abritent souvent derrière les mêmes autorités (Cairns, Rossi et Conte), sans les mettre en question. Quant au fameux « mélange des genres » caractéristique, selon J. Fontaine, de la littérature tardive, il apparaît comme une base incontestable de travail, que presque personne ne songe à critiquer (même si, dans une note p. 148, F. E. Consolino avoue que l'usage de cette formule passe-partout est une façon de « liquider » le problème récurrent de l'identité générique, problème dont il aurait peut-être mieux valu examiner et réévaluer les présupposés).

Pour pallier cette faiblesse théorique, les auteurs ont adopté pour la plupart des démarches empiriques, à quelques exceptions près cependant. Ainsi, Paola F. Moretti (« L'esegesi biblica dei Padri : un genere letterario ? Un tentativo di approccio al problema », p. 127-145) est l'une des seules à proposer une mise au point conceptuelle, en faisant évoluer subtilement sa définition du genre : partant de la conception normative propre aux anciens, qui n'est pas satisfaisante pour traiter le problème posé, elle fait appel à R. Jauss et à sa théorie de l'« horizon d'attente » qui oriente à la fois la production et la réception du texte, ainsi qu'à la notion de « poétique immanente », mieux appropriée à son étude ; mais sa conclusion n'est finalement pas à la hauteur de ce déploiement méthodologique et de ses tableaux comparatifs mettant en perspective les travaux exégétiques d'Ambroise et de Cassiodore, puisque P. F. M. finit par retomber dans les travers de la classification : l'exégèse serait comme un « super-genre », à l'intérieur duquel les frontières seraient imprécises...

Un autre travail se distingue par son souci de précision théorique : celui de Nicoletta Brocca sur Rutilius Namatianus (« A che genere letterario appartiene il *de reditu* di Rutilio Namaziano ? », p. 231-255). Revenant sur une question souvent posée à propos du poème de voyage de Rutilius, N. B. prend soin d'une part de donner une définition préliminaire de la notion de genre (très générale, anhistorique et d'inspiration structuraliste, cette définition assimile le genre à un système stable, qui fait correspondre à une élaboration thématique une structure expressive), d'autre part de passer en revue les réponses jusqu'ici données au problème en les critiquant, parfois un peu rapidement. Ce texte fut en effet tantôt identifié à une *Reisesatura* (genre introuvable en tant que tel, et qui correspond à une invention des Modernes, ce qui aurait pu être dit plus clairement), tantôt à un *propemptikon* ou à un *syntaktikon*, discours en l'honneur de, ou proféré par, un voyageur qui s'en va (bonne critique, ici, de la tendance à constituer en genres, à la suite de F. Cairns, de petites catégories de discours) ; tantôt encore à une description des côtes, dans le genre de l'*Ora maritima* d'Aviénus. Sur tous ces points, N. B. offre des synthèses très bien renseignées. Mais son étude se concentre sur la question de savoir si le modèle central de Rutilius est l'Ovide des *Tristes* ou l'*Iter Brundisinum* d'Horace. L'auteur penche en faveur de cette dernière conclusion, qu'elle argumente de manière convaincante, montrant que le *De reditu* est bel et bien un héritier de l' « esprit » de la satire d'Horace (culte de l'amitié, scepticisme à l'égard des légendes locales, incidents de parcours traités de manière comparable...). Rutilius dilaterait les éléments présents dans le bref récit d'Horace, sans pour autant se livrer à la même quête éthique que le poète augustéen, mais en affirmant plutôt son adhésion totale à un idéal social, celui du *uir bonus*, prôné par l'élite sénatoriale de l'époque et redéfini par Symmaque dans sa correspondance. Il reste néanmoins un obstacle de taille, le choix du mètre employé par le poète gaulois : le distique élégiaque, élément qui, parmi d'autres points communs, a conduit A. Fo à préférer rapprocher Rutilius d'Ovide. N. B. ne résout pas ce problème, et tend à caricaturer la position de Fo, pour s'en débarrasser. Finalement, la définition du genre donnée dans l'introduction est abandonnée, et, devant le caractère évidemment composite du texte du voyageur gaulois, N. B. s'en tient, comme avant elle F. Paschoud, à une conclusion qui fait la part belle au célèbre « mélange des genres » : Rutilius créerait un « microcosme poétique » ayant la prétention d'être le seul monde réel, le monde des valeurs propres à l'aristocratie sénatoriale.

Ainsi donc, malgré d'heureuses surprises, l'ouvrage donne l'impression globale d'illustrer la perspective ouverte par J. Fontaine, avec beaucoup de sérieux et un souci de variété, mais peu d'originalité et sans avoir recours à la critique littéraire récente sur cette question du genre ni à la littérature comparée, contrairement à ce

que laissait espérer F. E. Consolino dans son préambule. Mais ce livre est incontestablement un bon outil de travail, qui rassemble des synthèses bien menées sur la composante littéraire des textes latins tardifs considérés ici. Si la modestie et la prudence, exemplaires, des auteurs les conduisent non seulement à répéter qu'ils sont loin d'épuiser la difficile question du genre et des formes dans la littérature d'époque tardive, mais aussi à faire souvent passer certains aspects de cette question (identité générique d'un texte, frontières entre les genres etc...) pour des problèmes aporétiques, on se surprend à regretter justement l'absence d'une ambition théorique plus haute et d'un recul critique plus affirmé, qui seuls pourraient renouveler l'analyse littéraire.

J. Soler.

A.-I. Bouton-Touboulic, *L'ordre caché. La notion d'ordre chez saint Augustin* (Collection des Études Augustiniennes, *Série Antiquité* 174) : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2004, 702 pages.

Cette étude très dense, entièrement consacrée à la notion d'ordre chez saint Augustin, part de l'observation, clairement formulée d'emblée (p. 21), que la notion d'ordre joue un rôle à la fois primordial et original chez saint Augustin ; ce constat est lui-même établi grâce à une lecture très complète et minutieuse de toute l'œuvre de saint Augustin.

S'il y a déjà eu différentes publications portant sur le concept d'ordre chez Augustin (J. Rief : *Der Ordobegriff des jungen Augustins*, dont l'approche est génétique, J. Doignon : édition de *L'ordre*, *BA* 4/2, 1997, M. Bettetini : *Ordine, Musica, Bellezza. L'Ordine, libri 2 — La Musica, libri 6*, ou encore le commentaire de V. Pacioni : *L'unità teoretica del* De ordine *di s. Agostino*), l'étude d'A.-I. Bouton-Touboulic témoigne pour sa part d'une intention beaucoup plus systématique, qui frappe par son souci d'exhaustivité et de rigueur dans les démonstrations. L'auteur commence par une étude terminologique précise (le champ lexical d'*ordo*, l'étymologie, l'héritage des notions grecques de *taxis* et *cosmos*), essentielle pour ce travail résolument thématique, mais aussi pour la perspective qui sous-tend l'ensemble de l'ouvrage, et qui est de montrer comment Augustin transforme la notion classique de l'ordre en une notion purement chrétienne.

La thèse qui va guider l'ensemble des analyses est énoncée aux p. 22-23 : « l'ordre est (pour Augustin) d'abord une question », dans la mesure où ce dont nous faisons l'expérience quotidienne et renouvelée n'est pas l'*ordo*, mais l'*inordinatio* qui semble régner dans le monde et dans nos existences. C'est donc la tension manifeste entre ordre et désordre « qui nourrit toute cette réflexion (augustinienne) sur l'ordre, entité dont l'existence, assurée par la foi, ne peut jamais être remise en cause, mais qui est toujours à expliquer ». Le principe de solution adopté par Augustin, qui donne son titre à l'ouvrage, est énoncé à la suite (p. 23) : « c'est donc plutôt en professant le caractère caché de l'ordre qu'Augustin s'efforce de combler l'écart entre ordre et désordre ». Pour rendre compte de cette solution, la réflexion d'A.-I. Touboulic adopte la logique propre et l'étagement de la conception augustinienne, en montrant d'abord comment l'ordre se manifeste dans la création, puis comment l'acte de la volonté introduit une rupture dans cet ordre, et, enfin, en quoi consiste, dans la vie des hommes, la dimension pratique et normative de l'ordre. On observe ainsi des va-et-vient éclairants entre des analyses de l'ordre dans sa positivité (tel qu'il se manifeste) et des analyses de l'ordre dans sa normativité (l'ordre tel qu'il doit être respecté), qui permettent d'aborder les multiples facettes de la notion. Si le déroulement de ces analyses n'est pas lui-même chronologique, mais

thématique, l'auteur tient toutefois le plus grand compte du statut de chaque œuvre examinée, et des évolutions dans la pensée de saint Augustin.

La première partie, qui envisage l'ordre tel qu'il se manifeste dans la création, est intitulée « Dieu et l'ordre de la création » (p. 31-213), et prend en considération l'ordre tel qu'il a été créé (« Ordre et acte créateur », « Ordre de la création et ordre de la nature »), puis tel qu'il se perpétue dans le monde, et tel qu'il régit l'individualité propre de chaque être (« L'ordre est ce par quoi Dieu dirige la création »). Au sein de cette première grande partie, on relèvera des analyses originales et d'une grande profondeur, notamment sur la conception augustinienne de la matière (littéralement « mise en ordre » par Dieu), sur la notion d' *aptum* (ce qui est beau par « adaptation » à un tout ordonné), ou encore sur la transcendance absolue de Dieu par rapport à l'ordre même qu'il crée, point essentiel qui permet l'émergence d'une conception chrétienne de l'ordre, étrangère aussi bien à la philosophie stoïcienne, pour qui Dieu est immanent, qu'à la philosophie plotinienne, qui ignore l'idée d'un Dieu agissant personnellement dans le monde.

Après avoir examiné l'ordre dans le domaine de la nature, l'auteur, dans la deuxième grande partie intitulée « Ordre et liberté » (p. 217-400), envisage l'ordre dans le domaine des volontés ; un premier volet, « L'ordre et le mal », regarde l'omniprésence de la Providence, ainsi que la responsabilité individuelle, le péché et son châtiment conçu comme un « retour à l'ordre ». Ce premier volet annonce déjà la troisième grande partie du livre, et le titre de celui-ci, en explicitant la conception augustinienne du « fortuit » comme un signe qui nous est adressé par Dieu : la fortune apparaît ainsi comme une *présence cachée* de l'ordre divin et de la Providence. Le second volet, « Ordre, nécessité et liberté », s'interroge sur le péché originel d'une part, sur le rapport entre prescience divine et liberté individuelle de l'autre : pour concilier ordre divin et libre-arbitre, Augustin conçoit la véritable liberté comme *adhésion à l'ordre* institué par Dieu. Comme la première partie, celle-ci comprend des comparaisons stimulantes entre la perspective chrétienne d'Augustin et les théories philosophiques (ici, en particulier, le *fatum* stoïcien).

Enfin, la troisième partie, « L'ordre caché » (p. 403-651), se présente comme la résolution par Augustin du problème de l'ordre. Le premier volet, « Temps et ordre caché », revient sur la tension, dont l'auteur était partie, entre le désordre apparent de la vie des hommes et un ordre secret divin qui leur échappe : on voit que c'est la notion de *temps* qui permet à Augustin de résoudre cette tension, et d'affirmer progressivement une vision proprement chrétienne de l'ordre, qui réside dans le passage d'un schème classique de type spatial (l'organisation cosmique), à une conception résolument temporelle (l'*ordo temporum* caché aux hommes, ancré dans le dessein eschatologique divin). Dans le dernier chapitre, « L'ordre en cette vie », l'analyse s'élargit au champ politique et social, et aux moyens de respecter l'ordre à tous les niveaux de l'existence humaine.

Tout au long de la lecture, on suit un véritable *parcours complet* de la pensée philosophique et théologique d'Augustin, qui part de l'idée que l'*ordo* a un caractère *totalisant* dans la pensée et l'œuvre augustinienne, pour établir progressivement que le concept est aussi « essentiellement relationnel » (p. 645), au sens, double, où se nouent en lui une série d'autres concepts essentiels, et où il « établit un lien entre divers domaines de réflexion ». Dans ce parcours totalisant, A.-I. Bouton-Touboulic utilise elle même l'ordre comme un prisme de lecture : on peut dès lors se demander dans quelle mesure cette lecture synoptique de l'œuvre augustinienne n'est pas en partie le reflet d'une méthode qui applique *a priori* aux textes un outil herméneutique.

D'autre part, on notera que certaines références à la tradition philosophique auraient pu être davantage développées : si les références au Stoïcisme sont en

général très bien exploitées, elles ne le sont peut-être pas suffisamment lorsqu'il est question de l' « ordre propre » de la créature (notamment aux chap. III, IV, V de la Première partie), étant donné que l'idée que chaque être occupe sa place et son rang dans la création est essentielle pour cette école ; de même on attendrait des références à Aristote dans le chapitre sur le mouvement (p. 110 *sqq*) qui met en jeu des concepts de la physique aristotélicienne devenus classiques. Enfin, bien que la triade plotinienne soit évoquée aux p. 121-124, l'auteur ne donne peut-être pas une importance suffisante à la hiérarchisation systématique au fondement de la pensée néoplatonicienne, dans la propre réflexion d'Augustin sur un « ordonnancement » généralisé.

Mais l'absence de certaines de ces références — qui s'explique d'ailleurs par la perspective adoptée par l'auteur — ne saurait en aucun cas atténuer l'intérêt que l'on ressent à pénétrer dans cette véritable démarche intellectuelle, féconde et personnelle, qui se fraie dans l'ampleur de l'œuvre augustinienne, selon la progression réfléchie et philosophiquement cohérente dont témoigne l'articulation dialectique des trois grandes parties.

Sophie Van der Meeren.

Mauro Agosto, *Impiego e definizione di tropi e schemi retorici nell'*Expositio psalmorum *di Cassiodoro* (Coll. Biblioteca Filologica CLE) : Accademia Vivarium Novum, Montella, 2003, 344 pages.

Le livre est une version remaniée et complétée d'une thèse soutenue à Naples en 1997. La première partie, « Le cadre historique », occupe le cinquième de l'ouvrage. La seconde partie, « Taxinomie », classe et présente les différents tropes et schèmes rhétoriques dont traite Cassiodore. Il n'y a pas de conclusion : c'est dans la première partie qu'il faut chercher des indications sur les intentions de Cassiodore quand il écrit son commentaire des Psaumes. M. A. approfondit dans ce livre une question abordée par J.-M. Courtès dans la *REL* 42,1964 (*Figures et tropes dans le Psautier de Cassiodore*).

La première partie définit la position de Cassiodore en son temps. À la différence des conservateurs qui s'efforcent de maintenir à tout prix une culture classique moribonde, il prend acte du rôle dominant du christianisme dans la société, et entend utiliser la Bible, et particulièrement le Psautier, qui est le livre le plus familier à ses lecteurs, pour les instruire. C'est à la même époque qu'à Constantinople on se préoccupe pareillement de réformer la pédagogie en donnant à la Bible la place qu'occupaient naguère les classiques dans les études.

Le commentaire de Cassiodore donne sur les Psaumes les renseignements qu'on s'attend à trouver dans un manuel (sur la numérotation, les auteurs...). Pour chaque Psaume, après une introduction traitant du titre, du locuteur et du sens théologique global, est donnée une *explanatio* linéaire à trois niveaux : elle aborde les problèmes grammaticaux, esquisse le sens littéral et le sens spirituel du texte. Mais le commentaire est loin de ressortir à la pure exégèse : c'est un ouvrage didactique qui entend inculquer au lecteur la grammaire et la rhétorique au fil de la lecture des Psaumes. C'est ce qui explique l'extrême abondance des termes techniques qu'on y trouve (et qu'Augustin évite), dont quelques uns fort rares comme *epitrochasmos, anteprosopon, sardismos*...

C'est à l'étude des 105 figures reconnues par Cassiodore qu'est consacré l'essentiel du livre. Pour chacune, M. A. examine sa désignation (terme d'origine grecque et traduction latine), la définition qui en est donnée, et les exemples que Cassiodore

en trouve dans les Psaumes. Les définitions sont systématiquement comparées à celles des grammairiens antiques, ce qui permet à M. A. de reconnaître sept sources sûres, dont Quintilien, Donat et Servius, en plus naturellement des auteurs chrétiens auxquels Cassiodore emprunte ses exégèses, essentiellement Augustin, Ambroise et Arnobe le Jeune. Les anthropomorphismes bibliques sont traités comme des catachrèses et l'exégèse proposologique au titre de l'éthopée. Il semble que les termes de *tropologia* ou *anakephaleosis* soient utilisés seulement au sens des rhéteurs et non au sens qu'ils ont reçu dans l'exégèse et la théologie chrétiennes ; il en va apparemment de même des termes de *figura*, *similitudo*, *allegoria* etc. Mais on regrette que ne figure dans la bibliographie aucune des études qui ont traité de l'emploi de ces mots chez les auteurs chrétiens.

M. A. a reconstruit à l'aide des *Institutiones* ce qui aurait pu être le manuel systématique de grammaire de Cassiodore et nous offre une étude solide sur les connaissances rhétoriques du fondateur de Vivarium.

M. Dulaey.

Hrotsvitha Gandeshemensis, *Gesta Ottonis Imperatoris. Lotte, drammi et trionfi nel destino di un imperatore*, a cura di Maria Pasqualina Pillolla : Florence, Edizioni del Galluzzo (coll. « Per verba », 20), 2003, CXII-106 pages.

Les quelques femmes écrivains du Moyen Âge latin connaissent aujourd'hui une fortune critique éclatante : il n'est que de songer aux flots d'encre que font couler l'œuvre d'Hildegarde de Bingen, la personnalité d'Héloïse. À peine moins célèbre, Hrotsvitha, religieuse au couvent impérial de Gandersheim sous le règne d'Otton II, sollicite puissamment l'attention des érudits : on n'en citera pour preuves, parmi plusieurs dizaines d'ouvrages ou d'articles parus au cours du dernier quart de siècle, que les belles éditions de ses drames, par Monique Goullet (Paris, Les Belles Lettres, coll. ALMA, 2000), et de ses œuvres complètes, par Walter Berschin (Munich-Leipzig, Teubner, 2001). On retient avant tout de son œuvre les six dialogues dramatiques en prose rimée, sans doute destinés à être représentés devant les moniales du couvent, qui entendent répondre aux comédies jugées licencieuses de Térence par l'exaltation de l'amour sacré. Les spécialistes de l'hagiographie s'intéressent aussi aux huit légendes de saints que Hrotsvitha a composées en vers héroïques. On sait moins en revanche qu'elle fut l'auteur d'une épopée, et même, selon son éditrice Maria Pasqualina Pillolla, « la seule femme poète épique de langue latine » (et sans doute de bien d'autres langues, serions-nous tenté d'ajouter...). A la demande de son abbesse et amie Gerberge, nièce d'Otton I^{er} le Grand, elle a en effet célébré en hexamètres dactyliques les *gesta* de celui-ci et la gloire du lignage des Liudolfinger dont il est issu et qui assumera la dignité impériale de 919 à 1024. Dans une très copieuse introduction, Pillolla rappelle d'abord les circonstances historiques de la composition de l'épopée, achevée peu après le couronnement impérial à Rome du futur Otton II, le jour de Noël 967 (p. IX-XXIX), puis le contexte idéologique de propagande dynastique dans lequel elle s'inscrit, à une époque où la domination des Ottons n'est pas encore incontestée (p. LXIII-LXXVIII). Aussi bien Hrotsvitha tend-elle à atténuer le récit des troubles, y compris familiaux, qui ont environné l'accession au pouvoir d'Otton le Grand. Son récit tend en revanche à acquérir une coloration touchante et personnelle — que le sous-titre mélodramatique donné par Pillolla à son édition souligne un peu indiscrètement —, lorsqu'il met en relief le rôle des femmes, en particulier Edith et Adélaïde, les épouses successives du grand empereur, et cherche à évoquer, en

des scènes très visuelles, des épisodes pathétiques, tels que la captivité du jeune Henri, frère du roi, et l'évasion d'Adélaïde prisonnière (p. XXIX-LXIII). La réussite littéraire n'est malheureusement pas à la hauteur d'une telle ambition : la nonne de Gandersheim, dont l'expression est si vive, brillante et originale dans ses dialogues dramatiques, ne maîtrise qu'avec peine le maniement de l'hexamètre. Sa langue est justement décrite par l'éditrice — qui s'abstient cependant, sans doute par affection pour son objet d'étude, de tout jugement de valeur trop dédaigneux — comme constellée de diminutifs et de chevilles employés uniquement *metri causa*, alourdie de répétitions et de formules toutes faites, encombrée par une syntaxe pâteuse (p. LXXVIII-XCIV). L'édition est fondée sur un témoin unique, aujourd'hui conservé à Munich, le manuscrit des œuvres complètes de Hrotsvitha, transcrit du vivant de celle-ci par les moniales de son couvent, si l'on en croit l'avis autorisé de Bernhard Bischoff. La qualité de ce document laisse peu de place à la conjecture : Pillolla n'en propose que quatre corrections, qu'elle justifie de façon convaincante — cependant qu'à deux reprises, elle revient, contre les éditeurs précédents, au texte du manuscrit (p. XCIV-CVI). Celui-ci est malheureusement affecté, vers la fin, de deux pesantes lacunes, dues à des accidents matériels (la perte d'un cahier et demi) ; comme ses prédécesseurs, Pillolla a néanmoins tenu compte des passages manquants, environ 45 % du texte entier, dans la numérotation des vers — c'est un parti commode, puisque consacré par l'usage, mais arbitraire, dans la mesure où l'étendue exacte de la première lacune est impossible à évaluer à dix vers près. Une traduction italienne sans doute plus exacte qu'élégante (mais on a dit ce qu'il fallait penser de la valeur littéraire du poème) est placée en regard du texte latin, selon la présentation agréable de la collection « Per verba » (p. 2-59). Un excellent appareil de notes explicatives (p. 61-89) rend raison des difficultés linguistiques, des allusions historiques, et enregistre les *loci similes* (à ce sujet, une curiosité propre à intéresser les spécialistes de latin classique : Pillolla croit percevoir dans les *Gesta* d'assez nombreux échos des *Punica* de Silius Italicus, un auteur rarissime au x^e^ siècle ; nous devons avouer que nous n'y croyons pas : les rencontres verbales sont, dans tous les cas allégués, trop banales pour qu'on puisse leur assigner une source si précise). Trois index, des savants modernes, des auteurs anciens et des noms de personnages historiques et de lieux, qu'on aurait pu sans inconvénient fondre en un seul, concluent l'ensemble (p. 93-104). Au total, un travail soigné, impeccable du point de vue philologique, qui facilite l'accès à un texte d'un intérêt historique indéniable.

Jean-Yves Tilliette.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Le Pogge, *Facéties. Confabulationes*, édition bilingue, texte latin, note philologique et notes de Stefano Pittaluga, traduction française et introduction d'Étienne Wolff : Paris, Les Belles Lettres, Bibliothèque italienne, 2005, XCIV-224 pages, dont 162 doubles.

Stefano Pittaluga avait déjà donné en 1995 une édition bilingue (latin-italien) des *Facéties* du Pogge (Milan, Garzanti) et Étienne Wolff, en 1994, une traduction française d'après la version de P. des Brandes (Paris, Anatolia). Ces deux collègues ont uni leurs efforts pour la Bibliothèque italienne des Belles Lettres : l'introduc-